

feu, en offrant tant pour cent sur les actions anciennes de la « Société Universelle, » puis votre situation liquidée, vous ferez un appel de fonds qui, j'en suis certain, sera entendu. Vienno le succès et vous remboursez intégralement vos actionnaires.

— Croyez-vous ce miracle possible ?

— Je le crois.

— Et vous allez me venir en aide ?

— De toute ma volonté.

— Merçi ! merçi ! vous me rendez le courage.

Il soupira et demanda :

— N'écrivez-vous point à votre femme ?

— Non, répondit le prince, elle est volontairement partie, c'est à elle de demander pardon.

— Si elle revenait ?

— Je ne la repousserais pas...

— Vous êtes bon ! oui, vous êtes bon ! Tenez, j'ai bien souffert par ma femme et par ma fille, et cependant, je sens que le cœur me bondirait dans la poitrine, si elles m'annonçaient leur retour... Ce que ne peut réaliser le mari, le père ne saurait-il le faire ?

— Attendez, répondit le prince ; le même coup nous atteint, battons ensemble. Oui, elles reviendront, mais si vous retrouvez un bon vent dans votre voile. Vos intérêts d'argent, et mes intérêts de cœur sont donc également engagés. Travaillez, travaillez ! Le reste s'arrangera ensuite.

Bozan de Breuil promit de se remettre à l'œuvre.

Elle était ardue.

L'éroulement de tant de fortunes et d'espérances ne pouvait avoir lieu sans causer une perturbation générale. Jamais on n'avait vu un si grand nombre d'hôtels en vente, de propriétés livrées aux enchères.

Les intérieurs les plus riches se trouvaient bouleversés.

Dans quelques-uns les désastres survenus avaient eu des dénouements touchants.

On oitait des ménages désunis par les conditions mondaines de leur vie, que des pertes graves venaient de rapprocher. En apprenant que son mari se trouvait en face de différences terribles à payer, une jeune femme qui plus d'une fois avait pleuré sur l'isolement dans lequel la laissait son mari léger, souvent coupable, était entrée chez lui, des diamants pleins ses mains mignonnes, et les lui avait offerts, avec de belles et généreuses larmes dans les yeux.

Le soir même les différences du mari réglées chez son agent de change, le jeune ménage partait pour l'Italie...

On nommait encore une famille habitant en province une vieille terre seigneuriale qui, à la première nouvelle du désastre, envoya à de enfants oublieux ce qu'il leur fallait pour faire la part du feu.

Et ce fut fête au château, quand revinrent ces prodiges adorés qui amenaient avec eux un groupe de bébés roses, et les jetait dans les bras des grands parents en balbutiant des mots de reconnaissance. Peu à peu on revenait au sentiment du vrai.

Les réformes s'opéraient dans les ménages. On retranchait des domestiques, on supprimait les chevaux ; on se rapprochait au milieu d'une vie plus simple.

On assurait même que quelques femmes bénissaient un malheur qui leur avait permis de se montrer à leurs maris sous leur véritable jour.

Quinze jours se passèrent pendant lesquels Bozan de Breuil revint lentement à la santé, plus lentement encore à l'espérance.

Enfin il arriva un jour où il se trouva lui-même. Ce jour là il s'enferma pour travailler, et rédigea une circulaire ayant pour but de rendre à ceux qui s'étaient jadis fiés à son génie financier, une confiance qu'il semblait difficile, sinon impossible de faire renaitre.

Il appelait en assemblée générale les porteurs des anciennes actions de la « Société Universelles. » Quelque peu de foi qu'ils eussent dans la résurrection financière de l'œuvre de Bozan de Breuil, ils s'y rendirent presque tous.

Quand il pénétra dans la salle où se pressaient ceux qu'il avait ruinés sinon totalement du moins en partie, l'émotion saisit Bozan de Breuil à la gorge, et il crut durant un moment qu'il lui serait impossible de prononcer un mot.

S'il fut entré avec arrogance peut être l'eut-on regardé comme un imprudent orgueilleux, mais il venait loyalement soumettre ses actes au contrôle de ses actionnaires, leur demander un appui, les appeler à son aide. On le savait malheureux, abandonné des siens, il inspira d'abord une grande pitié ; la sympathie vint ensuite.

A mesure qu'il développa ses plans, son génie merveilleux des affaires s'imposa à ceux qui l'écoutaient. L'espérance rentra dans les esprits ; Bozan montra d'une façon si nette, si lucide qu'il avait été victime d'une coalition des banquiers juifs, soutenus par la complicité de certains membres du gouvernement que l'assemblée entière se leva en applaudissant.

Sa cause était gagnée.

Il ne s'agissait plus que de savoir sur quelles bases se reconstituerait la société nouvelle.

Un conseil d'administration fut nommé. On le choisit en dehors de ceux qui avaient légi les premières affaires, et ce conseil accepté à l'unanimité d'un vote parut offrir toutes les sécurités aux actionnaires.

Ils se séparèrent après avoir pressé les mains de Bozan de Breuil, avec plus de confiance que jamais.

Le lendemain dans les journaux s'occupant de finance, le résultat des délibérations prises par Bozan de Breuil et le conseil d'administration parut accompagné de commentaires qui, presque tous, furent favorables. Les seules feuilles hostiles étaient connues pour appartenir à des banquiers juifs.

Bozan rentra chez son gendre exténué de fatigue, mais rayonnant.

Il baisait avec une pieuse reconnaissance les mains de la princesse Iona, remerciait Mikhaël avec chaleur, et se sentait véritablement renaitre.

Après le dîner, pour la première fois il éprouva le désir de revoir ses amis, aussi ce fut chez Paulin Gaalbert qu'il se rendit d'abord.

Cette famille n'avait souffert que par contre-coup des catastrophes qui venaient de se succéder. Trop dévouée pour ne point épouser les douleurs d'autrui, elle prit sa part du bruyant désespoir de Mélanie, et s'efforça de rendre un peu de courage à André, dont l'intérieur était devenu un enfer.

Ces deux êtres qui ne s'étaient entendus que durant la phrase rapide de leur fortune, ne semblaient plus que deux ennemis en présence.

Les querelles éclataient à tout propos et se renouvelaient à chaque heure. Querelles ? Non. Un seul accusait, tempêtait, excitait et soutenait cette fièvre de colère, c'était Mélanie. Ne parvenant point à contenir les tumultueuses pensées qui se pressaient dans son esprit, elle recommençait des reproches adressés